

La Souris : fable inédite

Autor(en): **Raymond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 17

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178831>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'article que nous avons lu dans le *Conteur* du samedi 17 mars, concernant les erreurs historiques et géographiques commises si fréquemment et avec tant d'assurance par nos aimables voisins, nous remet en mémoire une conversation plaisante qu'un Vaudois eût à Paris à l'époque de l'exposition de 1855. Il se trouvait dans un salon, où on l'interrogeait avec curiosité sur les mœurs et usages des Suisses, en s'extasiant de ce qu'ils pouvaient vivre sans ressource aucune en fait de luxe, de toilettes, etc., et surtout sans autres moyens de communications d'un endroit à l'autre que des sentiers escarpés bons tout au plus pour des chèvres! C'est en vain que notre compatriote assura qu'on se trompait entièrement dans ces diverses appréciations et qu'il voulut persuader ses interlocuteurs que son pays possédait un grand nombre de routes dont plusieurs de première classe; que l'industrie y était florissante et le luxe seulement trop développé; rien ne put convaincre les incrédules. Il dit habiter une ville fort petite où l'on pouvait néanmoins, chaque jour, profiter du passage de plusieurs diligences; il ajouta comme argument irréfutable que, dans peu, cette localité se trouverait voisine d'un chemin de fer alors en construction. Il ne persuada personne. Une jeune et charmante femme s'obstinait surtout à croire les Suisses uniquement occupés à la fabrication du fromage et voyageant la plus grande partie de l'année sur des patins, par suite du froid glacial dont ils sont censés jouir. En entendant notre Vaudois parler de chemin de fer, elle s'écria gentiment: allons, taisez-vous donc, farceur!

Pour notre part, nous entendîmes un jour une Française parler de Zurich, situé au bord du lac de Constance, et quand nous voulûmes poliment rectifier son erreur, elle consentit à accorder que peut-être le dit lac prenait le nom de Zurich dans la partie voisine de cette ville!

Comment pourrait-on être surpris de cette ignorance des Français en ce qui nous concerne, quand on la voit s'étendre pareillement sur ce qui regarde leur propre pays. Un Monsieur nous racontait avoir habité la Rochelle jusqu'à l'âge de 48 ans, et, à une question que nous lui adressâmes sur les marées de l'Océan, il répondit gravement ne pouvoir nous satisfaire, sa ville natale étant un port de la Méditerranée! Eh! bien, nous autres lourdauds, nous avons moins de vernis, moins de brillant, il est vrai, mais pourtant connaissons-nous quelques petites choses bonnes à placer au besoin dans la conversation; toutefois n'en tirons pas vanité; bornons-nous à être reconnaissants d'habiter un pays où les plus humbles peuvent apprendre au bord de quelle *gouille* leur chaumière est située.

S.

La Souris.

(Fable inédite, par M. le ministre Reymond.)

Pour tout ce qui se meurt sur cette pauvre terre,
Des tourments, des ennuis, partout quelque adversaire:
Les souris ont les leurs; contre la dent du chat

Nul ne garde leur vie;
Le poison déguisé sous un perfide appât
A la mort les convie.
A défaut du poison, un petit bois carré,
Dans son flanc leur présente
Une suite de trous dont le fond est poudré
D'une farine appétissante.
Mais deux fils importuns tendus dans chaque trou
Leur ferment le passage

Quelqu'une, pour l'ouvrir, se met-elle à l'ouvrage,
Voilà qu'un ressort part et lui serre le cou.
Trois buchettes, ailleurs, forment le chiffre quatre;
Sur leur faible soutien un plan vient s'incliner:
Dessous, qu'une imprudente ait cru voir son dîner,
La planche, sur sa tête, aussitôt vient s'abattre.

Connaissant ces engins et vingt autres encor,
Des leçons de sa mère unissant le trésor
A son expérience,

Une souris trotta, promenant sa prudence
A l'entour de son trou, pour jouir du grand air;
Tout à coup, elle avise une espèce de cage
Dont trois côtés à jour sont faits en fil de fer.
Au bout, porte levée offrant libre passage
Et du lard au dedans tout prêt pour un repas.

Oui da! Nous connaissons ce meuble et son usage:

Quand nous y porterons nos pas
Les souris mangeront les chats,
Faiblesse, ignorance ou sottise
Peuvent sur d'autres donner prise...

En chemin, cependant, une secrète lutte
La ramène hésitante au bout d'une minute,
Et dirige ses yeux vers le morceau de lard.
On peut se procurer le plaisir du regard
Sans qu'il en coûte rien. Puis vers la souricière

Elle fait deux pas en avant;
Puis elle en fait deux en arrière,
Si bien que notre aventurière

Se retrouve tout près de l'appât décevant.
Ce lard me semble frais, dit-elle fascinée;
On ne l'a pas noirci dans une cheminée;

Sans inconvénient aucun,

Je puis, mais rien de plus, en flairer le parfum.
Elle allonge le nez, sur ses pattes se dresse,
Elle touche l'amorce, oh! douleur, oh! détresse,
Malheur non moins affreux pour être plus commun:
La porte se décroche et derrière elle tombe.

Qui cherche le danger, dans le danger succombe.

Lo Dàvi aò syndico que reluquavé tant la Marienne
à Pierro Tzambettaz, s'innoya gros quand le fut via,
et l'avai onn' invia dé la metzance dé parti asse bin
dein l'étrandzi po la retrova. On dzo ie dese à son père:
Père; l'ovradzo dé la campagne ne mé convint pas, ne
vu pas restà perchaôtré; ie vu parti dein l'étrandzi, io
l'est qu'on gagné bounadra d'ardzein sin s'é breganda
dé travailli. Son père sé maufiave bin porquoi son Dàvi
voliavé parti, et dese à sa fenne: Noutron Dàvi vaò
s'in n'alla, ne l'ai faut pas grava, ca ie fraïmo que ne
resté pas houit dzors défrou de la maison. Lo syndico